

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 5.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 3 FEVRIER 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: No. 319, Rue St. Antoine, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne.—L'expédition anglaise au Pôle Nord.
—Nos Gravures: L'hon. Charles Nolin: Feu Thon.
—Juge Baudry: Le Pansément: Le Salon et le Pavé:
L'incendie de la Frégate-Ecole le *Goliath*.—Vingt
mille lieues sous les mers (suite).—Une étrange Ma-
ladie.—Mémorial Néerologique: Feu Madame Des-
rochers.—L'esprit de contradiction.—Pour rire.—Un
exemple à suivre.—Notre nouveau feuilleton.—Nos
collaborateurs.—Poésie: L'Algonquien.—La souillure
des rivières.—Un Pèlerinage à l'Île-aux-Coudres
(suite).—De la bonne volonté.—Hygiène.—Paroles
d'or.—Nouvelles diverses.—Feuilleton: Aventuriers
et Corsaires (suite et fin).—Le jeu de dames.—Prix
du marché de détail de Montréal.

GRAVURES:—Le Salon et le Pavé: Le Pansément: Feu
Thon. Jos. Ubalde Baudry: L'hon. Charles Nolin:
Incendie de la Frégate-Ecole le *Goliath*, dans la
Tamise, près de Londres.

REVUE EUROPÉENNE

La situation européenne au commence-
ment de l'année 1876, est loin d'être aussi
calme et aussi rassurante qu'elle l'était il y
a seulement cinq ou six mois.

Le point noir qui apparaît à l'horizon
est cette éternelle question d'Orient qui,
depuis si longtemps, est le cauchemar des
diplomates, et qui, après avoir amené, à la
suite de tant d'autres complications la
guerre de Crimée, est encore grosse de périls
et de tempêtes comme au premier jour.

La révolte de l'Herzégovine a été le pre-
mier symptôme de cette nouvelle crise,
symptôme aggravé par l'achat que le gou-
vernement anglais vient de faire des parts
du Khédivé dans le canal de Suez.

L'Herzégovine est une province slave,
incorporée de force dans l'empire Ottoman,
et qui, tout en possédant une certaine in-
dépendance, n'a jamais cessé d'espérer
d'être délivré complètement du joug musul-
man. Les événements qui s'y passent
fournissent à l'ogre russe un excellent
prétexte d'allonger un de ses grands bras
du côté du Bosphore, tandis que de l'autre
il menace plus que jamais la domination
anglaise dans l'Inde. L'Angleterre, agitée
à ce dernier endroit, de préoccupations qui
ont déterminé la visite du Prince de Galles,
et les féériques démonstrations par les-
quelles elle tente d'augmenter son prestige
et d'affermir sa puissance dans l'extrême
Orient; l'Angleterre ne s'est sentie aucunement
rassurée par l'imminence d'une crise
ottomane. Avec ce tact, cette hardiesse,
cette promptitude d'action qui signalaient
autrefois sa politique extérieure, et que le
régime égoïste et matérialiste des Bright et
de Gladstone semblait avoir relégués parmi
les choses légendaires, elle s'est emparée
de la clef de la situation, en profitant ha-
billement des embarras de l'Égypte, et de
ceux de la compagnie de l'isthme de Suez.
On peut aujourd'hui parodier un mot cé-
lèbre, et dire que la Méditerranée est un lac
anglais. Gibraltar et Suez en sont les
deux issues les plus importantes.

La presse française a paru voir un acte
peu gracieux et peu honnête de son an-
cienne alliée dans ce coup-d'état habile, et
il faut bien le dire, légèrement sournois.

Le canal de Suez est une œuvre fran-
çaise, et il est bien pénible pour la France
de voir que tout le génie, toute la persévé-
rance de M. de Lesseps, tous les sacrifi-
ces des capitalistes qu'il avait su grouper
autour de lui, servent en définitive à son
ancienne rivale, à sa douteuse alliée. Ce-
pendant, dans l'état où elle se trouve au-
jourd'hui, quel parti la France pouvait-elle
tirer de cette grande entreprise? Et ne
vaut-il pas mieux pour elle quelle tombe
entre les mains de l'Angleterre, que dans
celles de la Russie, ou de quelqu'une des
autres puissances du Nord? Ce n'est pas
précisément du Nord aujourd'hui que vient

la lumière; mais c'est bien de là que vient
la foudre!

L'Angleterre commence déjà à regretter
les conséquences de sa politique égoïste à
l'égard de la France, conséquences désas-
treuses à tous les points de vue; et quand
l'heure de la lutte suprême pour la domi-
nation de l'Asie aura sonné, si la France
peut être sauvée, elle le sera alors par son
ancienne ennemie, qui aura nécessairement
besoin de son concours.

Il faudra pour cela que les événements
ne se précipitent point trop rapidement, car
aujourd'hui notre ancienne mère-patrie est
encore éloignée du temps où elle pourra jouer
un rôle important en Europe, même avec
l'aide de l'Angleterre. Sans doute que ses
forces vitales sont grandes encore, mais plus
que jamais elle est déchirée par les factions;
tout le monde y prêche l'union, le patrio-
tisme; mais personne ne veut réelle-
ment faire à la patrie le sacrifice de ses
rancunes, encore bien moins celui de ses
intérêts personnels. Non-seulement la ré-
publique n'est point, selon le mot d'un de
ses hommes d'état, *le gouvernement qui la
divise le moins*, c'est au contraire celui dans
lequel les partis s'émiettent le plus. Des
partis, on en est descendu aux fractions de
partis, des fractions aux groupes, sans
compter les individualités qui, agitées par
mille passions ou mille besoins contraires,
se promènent d'un groupe à l'autre, d'une
fraction à une autre. Les médiocrités
abondent, et à force d'intrigues et de com-
binaisons elle supplantent les hommes
d'une valeur réelle, dont plusieurs restent
dans l'isolement. Tout est provisoire, et
pour prolonger ce provisoire on écarte sur-
tout avec acharnement tout ce qui aurait
une chance de devenir permanent. La
guerre des partis ne consiste pas autant à
triompher pour son propre compte, qu'à
retarder le triomphe des autres. Il faut une
étude particulière pour se débrouiller et se
démêler parmi toutes ces réunions, tous
ces groupes, toutes ces individualités qui
sous-divisent presque à l'infini les divisions,
déjà cependant assez nombreuses, de la
droite, du centre droit, du centre gauche
et de la gauche. Peut-être est-il permis
d'espérer que grâce à cet éparpillement,
les factions disparaîtront un jour, et que
deux grands partis se retrouveront en face
l'un de l'autre, comme cela doit être dans
tout pays constitutionnel; ce serait le bien
résultant de l'excès du mal.

Pour donner une idée de ce morcellement
du domaine politique, nous emprunterons
quelques renseignements à un article inti-
tulé; *l'Echiquier Parlementaire*, reproduit
dernièrement par le *Canadien*. D'après
cet article les royalistes se sous-diviseraient
en royalistes légitimistes purs, en royalistes
intransigeants, en royalistes légitimistes
modérés, en royalistes constitutionnels; les
bonapartistes, en bonapartistes patients et
en bonapartistes impatients; enfin les ré-
publicains, en républicains de circonstance,
républicains de profession, républicains ra-
dicaux, républicains intransigeants. Ces
diverses nuances auraient donné lieu à
douze réunions distinctes dont voici l'énu-
mération, et dont les noms plus ou moins
étranges offriront à nos lecteurs l'idée de
la Babel politique la plus étonnante que
l'on puisse imaginer. 1o. la réunion Col-
bert; 2o. les cheveu-légers; 3o. la réu-
nion des réservoirs; 4o. le centre droit;
5o. le groupe de Clercq; 6o. l'appel au
peuple; 7o. le centre gauche; 8o. la
gauche républicaine; 9o. l'union républi-

caine; 10o. les intransigeants; 11o. le
groupe Léonce de Lavergne; 12o. la réu-
nion Pradié. Mais n'allez pas croire que
dans chaque réunion, dans chaque groupe
on soit absolument animé du même esprit.
Ainsi, parmi les cheveu-légers, l'écrivain
auquel nous empruntons cette statistique
parlementaire, nous apprend que MM. de
Franelieu et du Temple sont absolument
indépendants, et "sont intransigeants par-
mi les intransigeants." Il en est de même
dans tous les autres groupes, où des indi-
vidualités tranchent assez vivement sur la
nuance la mieux portée par leur confrères.
"Il est rare, cependant, qu'une fois enga-
gé dans une réunion, un député conserve
toute sa liberté, et qu'enchaîné par une
discipline rigoureuse il ne soit entraîné à
voter, non selon son opinion personnelle,
mais suivant son parti."

De tous ces partis, celui qui a fait le
septennat, et sur lequel le Maréchal Mac-
Mahon s'est assez généralement appuyé
pour gouverner, c'est le centre droit, qui
renferme aussi les trois individualités les
plus puissantes de l'Assemblée, après M.
Thiers et M. Gambetta. C'est sous les trois
ducs, comme on les appelle, les ducs de
Cazes, de Broglie et d'Audiffret Pasquier.
M. Buffet, que l'on a enlevé à la présidence
de la Chambre pour le porter au pouvoir,
peut être classé aussi dans cette catégorie
de conservateurs modérés, acceptant la ré-
publique pour ce qu'elle vaut, et travaillant,
en dépit des exagérés et des ambitieux, à
faire de l'ordre avec du désordre, et à pro-
curer à la France ce dont elle a le plus de be-
soin, un peu de repos, un peu de patience,
en un mot le temps d'attendre des jours
meilleurs et des circonstances plus favo-
rables. M. de Broglie avait eu, comme mi-
nistre, le sort que M. Thiers avait eu comme
président. On s'est lassé de lui, on s'est défié
de lui, on l'a abandonné; mais d'un tem-
pérament moins ardent que l'ancien prési-
dent, quoique beaucoup plus jeune, il a
supporté le revers avec plus de calme, et
ne s'est point lancé comme lui dans de
nouvelles aventures politiques. M. Thiers
est de ces hommes qui, même à l'âge le
plus avancé, croient pouvoir changer de
rôle et recommencer la vie comme s'ils
avaient un long avenir devant eux. On
se rappelle le mot qu'inspira à M. Guizot
cette cinquième ou sixième jeunesse de son
ancien rival. Quelqu'un lui disait: "M.
Guizot c'est pour vous le temps de vous
lancer de nouveau dans la politique active."
"Oh! non," répondit-il malicieusement,
"je suis trop vieux pour cela. C'est bon pour
M. Thiers qui est encore jeune." Or M.
Guizot avait alors 85 ans et M. Thiers 75.

M. Buffet, que l'on a fait premier-ministre
un peu malgré lui, avait eu jusqu'ici la main
assez heureuse; mais il vient d'éprouver
un échec assez sérieux, échec personnel, il
est vrai, qui ne peut cependant manquer
de rejaillir sur son gouvernement. On sait
que l'Assemblée, dont le mandat va expirer,
est à la fois une Assemblée législative et
une Assemblée constituante. C'est-à-dire
qu'elle s'est arrogée ces deux pouvoirs.
Elle vient de décréter la constitution d'une
seconde chambre, d'un sénat parti élu par
le peuple, partie élu par l'Assemblée elle-
même, et pour la vie. Or, grâce aux roue-
ries du scrutin, aux combinaisons plus ou
moins perfides des groupes et des fractions
de partis, dans une assemblée en si grande
majorité conservatrice, non-seulement la
gauche a obtenu dans l'élection des sénateurs
un succès remarquable, mais le pre-

mier ministre, après deux jours de ballottage,
a dû retirer sa candidature personnelle.

A vrai dire, dit la *Revue des Deux Mondes*,
M. Buffet a manqué de sagacité; avec plus de
pénétration il aurait vu ce qu'il y avait de pé-
rilleux à se jeter dans cette mêlée d'opinions,
d'intérêts, d'ambitions s'agitant autour des
sièges sénatoriaux, et il se serait épargné une pé-
nible déconvenue. M. Dufaure et M. Léon
Say ont été plus habiles, ils n'ont songé à au-
cune candidature dans l'Assemblée. Ils peuvent
voir tranquillement défiler le cortège des sénateurs
évincés et déçus—qui pourtant la veille
encore semblaient si certains et si heureux de
réussir! Pour plus de prévoyance et de sûreté,
M. Buffet n'aurait dû se présenter pour le sénat,
ni dans l'Assemblée, ni dans son département;
il devait attendre l'élection des députés. Alors,
du moins, il serait arrivé jusqu'au bout, jus-
qu'au jour du grand scrutin (celui de la nou-
velle Assemblée législative), avec un ascendant
personnel intact....

Or, que résulte-t-il de cet incident particu-
lier des élections sénatoriales? On ne peut se
dissimuler que depuis huit jours il y a quelque
chose de changé! Comme homme public, M.
Buffet peut se mettre au-dessus d'une défaite;
comme chef de cabinet, il n'a plus, jusqu'à un
certain point, l'intégrité de sa situation. Si ce
n'était encore qu'une situation parlementaire,
ce ne serait rien: l'Assemblée achève de vivre
et va disparaître; évidemment, c'est plus que
cela, l'autorité de M. le ministre de l'Intérieur
est plus ou moins frappée, plus ou moins di-
minuée devant le pays; même devant son admini-
stration, qui, en restant obéissante, peut être
ébranlée.

Pour ce qui concerne les élections dé-
mocratiques au sénat, le parti conservateur
espère se rattraper dans les élections des
départements et dans celles de la nouvelle
Assemblée législative. Il compte surtout
sur la substitution du scrutin d'arrondisse-
ment au scrutin de liste, substitution qu'il
a emportée à une grande majorité. L'évé-
nement dira bientôt ce qu'il peut y avoir
de certitude ou d'illusions dans ces calculs.

L'Assemblée qui va mourir, ou plutôt
qui est morte maintenant, a plusieurs bons
points en sa faveur. Sans parler de la consti-
tution du Sénat, qui est certainement un
progrès au point de vue de la stabilité des
institutions, elle a donné deux gages im-
portants aux idées religieuses: le décret
qui autorise l'expropriation pour *cause
d'utilité publique*, pour l'érection de la
grande église votive et expiatoire du Sacré-
Cœur à Montmartre, et la loi de l'instruc-
tion supérieure, dont les catholiques ont
déjà fait un si prompt et si noble usage en
fondant plusieurs universités libres. Si la
réaction bien naturelle, que les horreurs de
la Commune et les malheurs de la guerre
ont causée dans toute la France a été pour
beaucoup dans ces résultats, l'énergie, l'pha-
bilité et le courage du digne évêque d'Or-
léans, et la légitime popularité qu'il s'est
acquise, ont contribué aussi pour une
grande part, à obtenir de la nouvelle répu-
blique ce que la monarchie constitution-
nelle et l'empire avaient toujours refusé.
Mgr. Dupanloup a reçu immédiatement
une double récompense de ses efforts, la
première, et de beaucoup la plus auguste,
dans une lettre du Souverain Pontife qui le
félicite et le remercie; l'autre, dans le grand
nombre de votes qui a assuré son élection
en première ligne au nouveau Sénat.

Tandis que la France élabore pénible-
ment et difficilement sa nouvelle constitu-
tion, et tient encore plus difficilement en
bride les ambitions et les passions des trois
grands partis monarchiste, impérialiste et
socialiste, qui chacun de leur côté brûlent
du désir de tout renverser pour arriver,
l'Espagne continue à être la proie de la
guerre civile, et se voit menacée de perdre
Cuba, de plus en plus attirée vers l'Inde-